

Ce pays-là

Stéphane Lépine

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31551ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, S. (1993). Ce pays-là. *Liberté*, 35(4-5), 110–114.

STÉPHANE LÉPINE

CE PAYS-LÀ

*Pour distinguer ce qui est faux et ce qui est juste
Il faut se connaître*

Moi

Je ne me connais pas

*Si je pense avoir découvert quelque chose
aussitôt je doute*

bientôt il faut que je le détruise

*Ce que nous faisons n'est que le fantôme
de ce que nous voulons faire*

et nul n'accède jamais à d'autres vérités

qu'aux vérités changeantes de sa propre expérience

Peter Weiss, *Marat-Sade*

*...on eût dit qu'il avait autant peur de se faire
deviner qu'il avait de chagrin de ne l'être point...*

George Sand, *François le Champi*

Et si je lisais *Le Voyageur et le Clair de lune* d'Antal Szerb (Alinéa, 1992) comme on consulte un Baedeker ? Pour mieux m'y retrouver. Identifier ce pays-là.

Le voyageur a pour nom Mihaly. Il est à Venise, en voyage de noces, en compagnie de sa petite femme modèle, Erzsi. Elle vient d'une bonne famille, elle a une bonne éducation, de bonnes manières, et si elle a épousé

Mihaly, c'est sans doute pour s'encanailler un peu, pour se libérer du carcan familial et social, pour en quelque sorte se métamorphoser. Mais Mihaly, pour sa part, s'il a épousé Erzsi, c'est pour une tout autre raison, pour en finir avec le petit Rimbaud qu'il porte en lui. Il y a quelques années encore, il croyait être né poète, s'était reconnu poète, mais, pour « arriver à l'inconnu par le dérèglement de *tous les sens* », il lui aurait fallu lâcher prise, s'abandonner au courant. Il n'en était pas capable. Aussi, il a épousé Erzsi.

Aujourd'hui le couple est en Italie, cette Italie qui est « une affaire d'adultes, comme la procréation », cette Italie de Stendhal, de Henry James, de E. M. Forster, ce pays imaginaire qui toujours transfigure. Mihaly s'aventure, souvent seul, dans Venise. Le labyrinthe des rues et des canaux, les rencontres fortuites, les monuments et les mosaïques, le vin et les pâtes, tout semble lui indiquer qu'il est entré dans un pays de fiction, dans une fiction, et pas n'importe laquelle, la sienne, celle qu'il n'a jamais réussi à formuler, à écrire, à vivre jusque-là.

« J'ai toujours pensé contre le bon sens, et je le pense encore, écrivait François Péraldi, que l'une des conditions que le psychanalyste — tout comme le poète d'ailleurs — devrait remplir pour parvenir à être chez lui dans ce qui lui est propre... c'est le voyage à l'étranger. Pas n'importe quel voyage cependant, pas n'importe quel pays étranger. Il s'agit de ce pays-là qui m'est étranger mais qui est le seul par lequel il est inscrit que je doive passer pour parvenir chez moi, dans ce qui m'est propre. »

Mihaly découvre ce pays-là par lequel il doit passer. « Sous quel charme étrange et dans quelle extase tomba-t-il dans ces ruelles, écrit Antal Szerb, pourquoi avait-il le sentiment d'être enfin rentré chez lui ? » Mihaly était jusque-là un étranger, un exilé de partout, qui jamais ne réussissait à nommer ses désirs, à être

pleinement, sans concessions aux désirs des autres. Et là, à l'étranger, mais pas n'importe quel pays étranger, il a soudain le sentiment de pouvoir vaincre l'exil, de l'accomplir.

Mais cette sensation d'être enfin chez soi, d'enfin pouvoir trouver les mots, nommer son désir, est douloureuse. Elle signifie un arrachement, une rupture, la destruction de ce moi idéal qu'il avait contribué à construire et qui s'est avéré invalide. « Combien de temps encore pourraient-ils faire durer cette fiction ? » Ils. Car c'est bien d'Erzsi et de lui dont il s'agit. Elle fait dorénavant partie de sa vie à lui, de cette apparence patiemment, savamment construite et qui l'emprisonne. L'Italie lui a permis de s'en rendre compte. Comme lui ont lavé le regard ces mosaïques de Ravenne qui semblent porter les traces de son propre passé. D'un passé, d'un désir passé qui, à travers les couleurs défraîchies des fresques anciennes, au détour de ces rues où il aime se perdre, va rejaillir.

« Je dois te raconter ces choses anciennes parce qu'elles sont très importantes », confie-t-il à sa femme avant de laisser remonter les souvenirs : Tamas Ulpius, le meilleur ami de son adolescence, Éva, la sœur de Tamas, leurs jeux, leurs histoires inventées, leur révolte contre la tyrannie de la réalité. Le souvenir d'une relation ambiguë avec Tamas, ce voyant libre et beau, cet Icare lumineux au contact duquel il craignait de se brûler les ailes. Pour Mihaly, Tamas représentait une autre vie, la vraie vie, celle à laquelle il aspirait mais qui lui demandait un trop grand sacrifice, une perte à laquelle il ne pouvait se résoudre. « Je devais cacher aux Ulpius ces traits de caractère, tout mon être fondamentalement bourgeois et épris d'ordre. »

Tamas et Éva Ulpius aimaient jouer. Leur vie était tout entière une fiction, un jeu. Ils aimaient le théâtre, et lorsqu'ils improvisaient de beaux textes baroques ou un

drame-fleuve sur les Borgia, toujours Mihaly se joignait à eux et interprétait la victime, aimait jouer le rôle de la victime. « Pour des raisons érotiques. » Mais un jour le jeu est passé de l'autre côté du miroir. Tamas a si bien joué la mort qu'il a quitté le monde des vivants et Mihaly est resté seul, à tout jamais la victime de ce jeu dangereux, prisonnier de cette fiction dont seuls Tamas et Eva détenaient le secret.

Aujourd'hui encore Mihaly cherche la clé, traîne avec lui un cadavre et vit avec la nostalgie de ce temps passé où il s'est approché au plus près de son désir, du jeu, de la fiction, sans pouvoir réussir le passage. Est-il donc condamné aux apparences et aux faux-semblants d'une vie qui n'est pas vraiment la sienne mais dont il n'a pas le courage de se séparer ? L'Italie lui fournira une réponse.

Une foule de signes vont lui indiquer que le jeu des déguisements a assez duré. Qu'il lui faut rechercher maintenant « cette heureuse humiliation de se perdre » et s'abandonner à ce moment de son passé où il fut au plus proche du cœur de la vie. Il quitte sa femme, part donc à la recherche de ce moi qui serait la vérité et à qui il va tenter de donner naissance une fois pour toutes. D'une ville à l'autre, d'un monastère à un garden-party, il recherche les figures de ce passé envolé, tente de recréer ce qui, bien sûr, est irrémédiablement perdu.

Il va, comme un fugitif, à la recherche de ses anciens amis et de sa jeunesse disparus. On pense au *Nocturne indien* de Tabucchi, car il ne fait pas de doute que c'est lui-même qu'il tente désespérément de retrouver, d'identifier, de nommer. Les fantômes et les apparitions du passé qu'il croise sur sa route ne feront que le lui rappeler. Il va, emprunte tous les chemins, désire être une fois pour toutes la victime du jeu et trouver ainsi la rédemption. Mais il ne cesse de porter en lui la crainte d'être découvert, identifié, nommé : « fuir sans son passeport

serait aussi désagréable que se sauver en caleçon, comme cela arrive en rêve ».

Recherché par sa femme, par sa famille, Mihaly accumule les déplacements, les transports, les rencontres, et toujours fuit, toujours s'enfonce dans cette Italie qui seule, croit-il, peut lui permettre de vaincre le sentiment d'exil et de trouver son pays. Mais « il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de pays ». Jacques Brault l'écrivait à la fin d'*Agonie*. Il n'y a pas de chez-soi, pas de pays, pas de réconfort, il n'y a que l'absence et le vide. L'homme n'est qu'un étranger pour lui-même : voilà ce dont il aura la révélation au bout du chemin. Et s'il y a des moments, au clair de lune, dans la solitude, où le voyageur a l'impression de saisir quelques précieuses parcelles de réalité, ce n'est là qu'illusion.

Avec *Le Voyageur et le Clair de lune*, Antal Szerb nous parle de ce qu'il faut de courage pour parvenir à être, nous rappelle que l'homme n'est qu'au prix de ce vertige qu'éprouve son personnage. Et le mot de la fin, il le donne à Éva, la femme abandonnée, qui, dans une lettre d'adieu, dit à son mari : « Mihaly, à l'heure où tu lis ces mots, je suis déjà en route vers Bombay. Je ne viendrai pas chez toi. Tu ne vas pas mourir. Tu n'es pas Tamas. La mort de Tamas n'appartient qu'à lui, chacun doit chercher sa propre mort. »